

Dans les airs...

Ṭāhā Ḥusayn

(al-Risāla, mars 1934)

À l'époque ancienne, lorsque l'homme était raisonnable et prudent, il laissait son imagination s'élancer aussi loin que possible. Car livrer l'imagination à sa course ne nuisait point, n'effrayait point, et n'entraînait l'esprit ni le corps que dans une mesure calculée et mesurée : envoyer l'esprit et le corps sans discernement pouvait mener à ce que l'on n'aime pas. En ces temps-là, les hommes volaient donc dans l'imagination. Ils volaient au sens figuré, non en réalité. Leurs mythes racontent que certains tentèrent de voler véritablement : s'étant élevés dans les airs, ils s'approchèrent du soleil, leurs ailes de cire fondirent, ils chutèrent vers la terre, se brisèrent le cou, et trouvèrent dans la mort le châtement de cette audace qui les avait portés au-delà de ce qu'il convient aux hommes d'atteindre.

Les hommes ont été créés pour marcher sur la terre, non pour voler dans le ciel. Celui d'entre eux qui dépassait sa condition ou transgressait sa limite subissait le sort de l'oiseau des légendes grecques, dont le soleil fit fondre les ailes, ou celui de l'oiseau des récits arabes, dont le corps était plus lourd que l'imagination : à peine s'abandonnait-il à l'air que celui-ci le trahissait, le livrait à sa mère la terre, qui lui brisait le cou avant de le recueillir ensuite, comme une mère compatissante recueille son fils bien-aimé.

C'était là l'époque ancienne, lorsque l'imagination humaine dépassait l'intelligence, et osait affronter la nature, ses épreuves et ses châtements. Nos ancêtres, parmi les écrivains et les poètes arabes, aimaient la lenteur et la mesure. Ils volaient sans quitter leur place : leurs âmes et leurs cœurs s'envolaient de désir vers ceux qu'ils aimaient, ou de crainte loin de ceux qu'ils redoutaient. Leurs corps pouvaient voler vers le champ de bataille lorsque parvenait l'appel du secours ; mais ils volaient sans quitter la terre. Ils couraient si vite qu'ils croyaient voler. Certains volaient peut-être réellement, mais sur le dos d'un chameau ou d'un dromadaire, tenant toujours entre eux et la terre un intermédiaire sûr.

Puis vint un temps où la fortune favorisait certains : ils volaient sur des chevaux fougueux, croyant véritablement voler. L'illusion et l'imagination les trompaient parfois, au point qu'ils s'imaginaient tantôt voler, tantôt nager. Aujourd'hui, je ne sais si l'imagination s'est affaiblie ; ce qui est certain, c'est que l'intelligence et le corps ont commencé à rivaliser avec elle et à la dépasser bien souvent. Le vol dans les airs n'est plus un rêve, ni une illusion, ni un mythe : il est devenu un moyen simple de déplacement.

Il y a quelques années encore, ce moyen était réservé à des techniciens audacieux ; puis il passa aux riches oisifs, aux amateurs de vitesse capables de dépenser ; enfin il descendit, sans quitter le ciel, jusqu'à atteindre des gens comme vous et moi, issus de ces classes modestes que l'on appelle démocratiques. Aujourd'hui, le vol est un moyen de transport que

les ouvriers ne peuvent peut-être pas utiliser, mais auquel les classes moyennes accèdent sans hésitation.

L'étrange est qu'après avoir atteint ce degré en Europe et en Amérique, le vol est parvenu jusqu'en Égypte et s'y est établi — s'il est permis de dire que le vol s'établit. Il est devenu un moyen de déplacement pour un peuple que l'histoire a connu pour sa haine de la hâte, son amour de la lenteur et son attachement à la stabilité. Leurs pères n'ont-ils pas bâti les pyramides ? Et pourtant, les Égyptiens se sont mis à voler. Le vol n'est plus réservé aux hommes : les femmes aussi volent, rivalisent et devancent parfois les hommes, elles qui étaient vouées à demeurer derrière les voiles.

Que faire, lorsque l'intelligence a dépassé l'imagination, et que le corps s'est élevé au point de pouvoir atteindre des horizons autrefois réservés au rêve ? Plus étrange encore : le vol s'est banalisé, sa valeur s'est amoindrie, au point de devenir accessible à des gens à qui il n'aurait pas dû l'être, si la corruption ne s'était infiltrée partout et si les hommes ne vivaient pas dans une confusion telle qu'ils ne savent plus où ni comment ils vivent.

Et ces gens auxquels le vol a été concédé en ces temps derniers sont les écrivains — les écrivains égyptiens. As-tu jamais vu un écrivain arabe voler ? Où sommes-nous des jours de Ṭarafa ibn al-ʿAbd, de ʿAlqama, de Zuhayr, de ces poètes qui, pressés par le chagrin ou tourmentés par le démon de la poésie, enfourchaient leurs chamelles et s'en allaient dans le désert pour se distraire, recevant de leurs démons ce qu'ils voulaient leur inspirer de sérieux ou de plaisanterie, avant de revenir fascinés par leurs montures et de les décrire en des vers dont nous peinons encore à percevoir le sens ?

Aujourd'hui, notre ami le professeur ʿAbd al-ʿAzīz al-Bishrī vole réellement : il vole d'Héliopolis à Alexandrie, puis parle de son avion comme Ṭarafa parlait de sa chamelle. Il en parle dans un style enchanteur, brillant, qu'al-Ahrām publia l'été dernier et que je n'ai pas oublié tant il m'a séduit. On croirait qu'il connaît son avion comme Ṭarafa connaissait sa monture — bien que je doute qu'il connaisse réellement les démons modernes qui font voler les hommes dans les airs.

Mais l'expression a sa magie. Puisque les écrivains volent désormais, et que le vol est devenu un simple moyen de transport, la langue elle-même doit changer. Les exagérateurs doivent chercher d'autres mots pour dire la vitesse : autrefois on « volait de désir » quand le vol était impossible ; aujourd'hui il faut trouver pour le désir un autre véhicule que l'avion, un autre espace que le ciel.

Les écrivains européens ont emprunté la voie naturelle : ils ont mis l'avion au service de la littérature après l'avoir mis au service de l'intelligence et du corps. Ils l'ont compris, décrit et transposé en langage littéraire, alors qu'il n'était autrefois décrit que par les savants, les ouvriers et les ingénieurs. Puis ils l'ont intégré à tous les genres : récits, théâtre, poésie. Si le train, la voiture, la calèche, le bateau et le navire ont inspiré la littérature, pourquoi l'avion ne le ferait-il pas ? Qui oserait prétendre qu'il est moins fécond, moins éloquent, moins apte à susciter l'imagination ?

L'avion inspire, et les écrivains savent le faire parler. Il suffit de lire la littérature européenne moderne pour voir combien il a enrichi les arts du récit. Je suis certain que si tu ouvres le roman **Équipage** de Joseph Kessel, tu ne pourras le refermer avant la dernière page. L'avion y est l'instrument même du drame et de son dénouement.

Il en va de même au théâtre, comme l'a montré Francis de Croisset dans **Le Vol nuptial**. Le vol a créé une nouvelle sensibilité, une morale, une langue propres à ceux qui le pratiquent. Mais la chose ne s'arrête pas là : le progrès scientifique peut aussi faire de l'avion un instrument de mystification et d'illusion, comme il a fait de la science une arme de destruction.

Un jeune écrivain français, André Malraux, a récemment survolé l'Orient. On dit qu'il a découvert la cité de Saba. Nous lirons sans doute un livre de lui, promis à un grand succès, à l'image de **L'Atlantide** de Pierre Benoit. Peut-être Malraux a-t-il vu la reine de Saba, peut-être lui a-t-il parlé du haut de son avion, peut-être lui a-t-il jeté son cœur depuis le ciel, et reviendra-t-il le chercher un jour.

Nous aussi, depuis des siècles, cherchons Iram aux colonnes. Nous avons des avions et des pilotes. Pourquoi n'attendrions-nous pas d'un de nos écrivains — disons notre ami al-Bishrī — qu'il parte à sa recherche ? Et s'il ne la trouve pas, qu'il l'invente : les écrivains français n'ont pas craint d'inventer, et personne ne leur en a tenu rigueur.

Ṭāhā Ḥusayn